

« Le futur antérieur »

Lynda Burgoyne

Number 55, June 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26999ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Burgoyne, L. (1990). Review of [« Le futur antérieur »]. *Jeu*, (55), 183–183.

«le futur antérieur»

Texte d'André Jean. Mise en scène : Marie Michaud; assistance à la mise en scène et régie : Maryse Labbé; scénographie : Robert Lepage; assistance à la scénographie : Luc Quenneville; costumes : Diane Coudé; éclairages : Lucie Bazzo; maquettiste : Jean-Philippe Morin; conception des bandes dessinées : Jean Hudon; bande sonore : Michel Gosselin. Avec Markita Boies (Estelle), Marie Brassard (Luce), Hugo Dubé (Maxime) et Reynald Robison (Yves). Production du Théâtre d'Aujourd'hui, présentée du 9 janvier au 3 février 1990.

pour une variation moralisatrice sur le thème du temps

Des mots, trop de mots. C'est qu'à vouloir tout dire, on finit par ne rien dire du tout. Et cela s'appelle du théâtre sans âme. Il manque en fait à cette pièce ce soupçon de dérision essentiel, voire crucial au théâtre. Le texte qui trace un espace didactique beaucoup trop marqué ne permet pas à la parole de circuler. Le spectateur cherche en vain un petit trou, un silence, un de ces non-dits qui permettrait à ses fantasmes de s'incarner librement. C'était sans doute là l'écueil d'un théâtre réaliste où la représentation maniaque du réel, en l'occurrence l'univers quotidien «yuppie», prend le pas sur l'essence même du drame. Les dialogues, inutilement farcis d'anglicismes, sont aplatis, certaines répliques sont parfois gommées dans un discours à saveur moralisatrice.

«[...] l'univers quotidien «yuppie» prend le pas sur l'essence même du drame.» Photo : Pierre Longtin.



On utilise ici le temps comme prétexte, pour donner une portée pseudo-métaphysique à une gentille histoire; quatre jeunes, frais émoulus de l'université, charmants ambitieux, concoctent leur réussite. Certes voilà un sujet bien cerné, une pièce bien construite. Les personnages sont bien campés, l'interprétation est juste mais sans plus. Maxime qui meurt au début et à la fin (la boucle se referme) se fait porteur du message. Il convie les spectateurs à revivre avec lui les événements qui ont précédé sa mort. Du coup, il en profite pour s'assurer de n'avoir rien oublié. Enfin satisfait, «rien n'a été inutile et je peux maintenant passer à autre chose», il peut s'adonner à la mort en toute quiétude... À quelques reprises au cours de la pièce, Maxime (tel un raisonneur, héritier du chœur grec) propose des apartés où il y va de quelques édifiantes vérités : «Il faut être mort pour avoir conscience de l'infini»; ou encore : «On n'a aucune emprise sur ceux qu'on aime; à plus forte raison sur ceux que l'on a aimés.» Ce procédé, utilisé avec génie et inspiration (comme chez Woody Allen dont l'auteur dit s'inspirer), aurait pourtant pu s'avérer efficace.

Bien que les ficelles de l'humour soient assez bien calculées (je veux dire techniquement — et un certain succès public confirme cet argument), le spectateur n'est jamais ému, encore moins ébloui ou bouleversé. Le mécanisme est bien rodé, mais on ne s'élève jamais au-delà de la banalité. On attendait plus, ou mieux, d'une équipe dont plusieurs membres sont des complices du Théâtre Repère. Ils ont tout de même conçu une scénographie originale, sans doute l'élément le plus réussi de cette production. Mais pour prendre le contre-pied d'une dramaturgie visuelle, il faudra plus de subtilité et certainement d'autres symboles que ceux, franchement faciles, de la montre suisse et du réveil-matin.

lynda burgoyne